

Après vous, Madame !

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 45

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS,
pour 1926, recevront ce journal
GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre pro-
chain, en s'adressant à l'Adminis-
tration, 9, Pré-du-Mar-
ché, Lausanne.



ENTRE NOUS, VOISINE...

BENTRE nous, Voisine, ne serait-ce point
vous qui dans la maison, porteriez, comme
on dit, les culottes ?

Pourquoi je vous en blâme ? Eh ! tout simple-
ment parce que cela n'est point dans l'ordre
naturel des choses et que toujours on se trouva
mieux de vivre selon ce qui est juste et normal.

Vous savez qu'à l'ordinaire ce n'est guère mon
fait de regarder ce qui cuit dans la marmite d'au-
trui. Mais il est permis, par amitié, de crier
« gare » à ses voisins s'il vous apparaît qu'ils
font erreur de route. Or, je n'aime pas, ces
temps-ci, l'air de votre ménage ! Il y a quelque
chose qui cloche, quelque chose de pas à sa
place ! C'est hier soir, tenez, que cela me sauta
aux yeux. Nous prenions le café autour de la
table ronde. Qu'il est donc parfumé et bon,
votre café, Voisine, tant justement dosé avec
cette crème que seul peut donner le lait de nos
vaches ! Là-bas, dans les « palaces » des « pays
d'azur et d'or », comme disent ceux des jour-
naux, on n'a que de la « crémlette », pas plus
grasse que l'os de mon petit doigt. Et ça se
paie, on dit, dans les dix francs et plus la tasse,
la tasse de rien. Restons chez nous, Voisine,
fières de nos pâturages et de notre belle terre
féconde ! Là ! où en étais-je de mon discours ?...
Nous prenions donc le café en devisant quand
sur un reproche que vous lui fîtes à l'aigre-doux,
votre mari demeura coi, tout timide et rabou-
gri ! Sans penser à mal, j'ouvris l'œil et l'o-
reille. Entre vous deux c'était vous qui jugiez,
qui décidiez, qui « j'ordonniez » !

...Voisine, ensemble, souvent, nous avons par-
lé de la précieuse collaboratrice que peut être
pour son mari une femme énergique et intelli-
gente, ce que vous êtes. Mais « collaboratrice »
ne signifie pas, loin de là, « accaparer l'auto-
rité ». Il faut, il est urgent, voyez-vous, pour
la bonne marche de la maison et de la Société
même, que ce soit le chef de famille qui le de-
meure bien réellement. Et si, par un des hasards
mystérieux de la nature l'homme se trouve pé-
tri d'une pâte plus molle que la femme, c'est à
celle-ci qu'il appartient de rendre à son compa-
gnon l'autorité, les qualités de force et d'énergie
qui lui font défaut. Votre mari n'a peut-être
que la faiblesse de trop vous admirer, de vous
aimer mal. A vous de l'aider à remonter la
pente où doucement il se laisse glisser... au
bas de laquelle il n'y aura plus, de part et d'au-
tre, que déception et amertume. Il est indé-
cises, dites-vous, craintif et trop confiant pour la ruse
des autres. Influencez donc sa volonté dans le
bon sens, mais laissez-lui la responsabilité de la
décision ; consultez-le plus souvent, ayez foi en
lui — fut-ce même au prix d'un léger mensonge
d'apparence — afin que lui aussi reconquiert
cette foi et vous verrez, j'en mettrai ma main

au feu — un beau bonheur, paisible et profond,
s'asseoir à votre foyer ! *L'Esfeuilleuse.*



ONNA MISA BE BOU

LE oncora onnhistoire à clii giueu de
père Segnon, que vo zé de l'autro de-
cando, et que Fridolin m'a racontâie. A-
te que la !

Dein la coumouna de Rebiole — que l'étai
onna coumouna de sorta et que lai avai jamé zu
fauta de betâ lo syndico ein gadzo po pai lo
taupi — eh bin ! dein cliia coumouna l'étai lo
père Segnon que l'avâi adî misâ la pe grant'eim-
partya dâo boû. Lè z'autro marchand de boû,
de pé Lozena, de pé Savegny, de pé lè Mollie,
ne lai avant jamé misâ dessus. L'étai dinse et
pu l'è bon. Mâ, ne vaitcè-te pas qu'à la derraire
misa lai è vebnâ atant de mondo que po
l'einterrâ d'on précaut : dâi Fribordzâi, dâi dzein
de la Broûio, dâi Dzorattâi. Sè sant tsapliâ
cli boû : à teinta franc ! treint'ion ! treinte-dou !
quaranta ! cinquanta ! et bin mé, tant que
vaïant arrevâ lâo brévon. Mâ lo père Segnon étai
grindzo qu'on tsin que l'â étai mosu pé on autro.
Peinsâ-vo vâi assebin : L'avâi einmandzi po ti
lè mimerò et quand l'échue lai étai quasu baillâ,
crac, vait-cé ion que mettâi oquie dessus et lo
pôuro père Segnon pouâve sè panâ. Vo vâide la
mena que fasâi. S'étai accaratî dein lo pâilo à
baitre, la potta d'avau lai breinnâve et pelounâve
à sè demândzi lè get. L'è lo premi coup du
cinquant'an que n'avâi rein pu misâ âi Rebiole.
N'arâi pas falûi cresentâ ver li, et lo coienâ, l'arâi
tot èclliêtâ. Dein clii moment, ne vaitcè-te pas
qu'on dzouveno municipau dit dinse po lo mour-
gâ, ein fasâi état de dèvesâ âi z'autro :

— Lo boû de sti an n'a min de segnon !

— Tonnerre ! que sè peïnsè ein li-mimo, lo
père Segnon, sti coup lai vè boutsi lo mor à
cli pouinet !

Adan, ie sè lâive, va pé lo cousena, eimpougne
la mitra âi caïon et la bete dèvant lè municipau
que risant de cein que lâo camerard l'avâi de.
L'étai po lâo dere que l'étant ti dâi caïon.
L'étant quasu ti po lai châtât dessus et quand
la niéze l'è einmodâie, on sâ pas quemet sè
botse. Mâ lo syndico, que l'étai on coo suti fâ
dinse âo père Segnon ein tâi montreint la mitra :

— Accutâde-vâi, père Segnon, l'è la moûda
que clii que l'offre dâi bâire lo premi !

L'ant ti rizû tant qu'âo relodzo que l'â âo-
blliâ de fière quat'hâore et la niéze a étâ
arrêtâie... et l'è lo carbatî que l'a gagni, po cein
que l'avant sâi ! *Marc à Louis.*

¹ Segnon, branche de sapin prise au nœud.

BOITE AUX LETTRES

A Monsu G., *Lo Sentier*. — Manquerâi pe
rein que stasse ! S'on vâo reveni tot crâno et
mourî vilhio faut lière lo *Conteu* et lo gardâ
quand l'è qu'on l'a. On baille pas la bourlâie à
sè z'ami dinse.

EMPLOYÉS DE MAISON

LES serviteurs syndiqués ont, par dignité
civique, revendiqué le titre d'*Employés*
de maison, l'appellation de *Domestiques*
leur semblant méprisable.

Vous qu'Employés de Maison
Remplace à présent Domestiques,
Cela dépasse la raison :
Les deux mots restant identiques,
On peut (sans jouer au pédant
Qui chicane et ratiocine)
Affirmer qu'ils ont cependant
Même sens et même racine...
N'importe !... Il n'est pas moins certain
Que ma cuisinière Alphonsine
A droit d'ignorer le latin,
Même le latin de cuisine...

Ces syndiqués vont remier
Donc, leur grand'maman la Servante
Et l'ancêtre Palefrenier,
Que pour cent mérites on vante...
Chacun ou chacune valait
Par soi-même dans la carrière,
Qu'on les nommât Laquais, Valet,
Ou Camériste, ou Chambrière.
Scapin sous son esprit moqueur
Cachait le dévouement ; Dorine
Sentait battre un généreux cœur
En son opulente poitrine...

A nos actuelles Toinon
(Toinon, ou Julie, ou Gervaise)
Si de « Bonne » on donne le nom,
La Bonne la trouve mauvaise...
Soit !... Désormais abstenons-nous
De l'attitude familière
Que les cochers et les nounous
Acceptaient du temps de Molière.
Puisque leur cœur a des raisons
Que la raison ne comprend guère,
Respectons ces Gens de Maisons
Qui font à la raison, la guerre...

Quant à nous, excrès patrons
Au cœur sec, aux piètres ménages,
Comme autrefois nous connaîtrons
L'agrément d'être appelé Singes,
Et resterons (vils exploités)
Que chacun pèle comme poire
Les obéissants serviteurs
De Sa Majesté le Pourboire.

(Le Figaro.) *Hugues Delormes.*

APRES VOUS, MADAME !

LE problème de la circulation est à l'or-
dre du jour. Il est particulièrement ma-
laisé à résoudre dans certaines de nos
villes vaudoises, Lausanne en particulier, dont
la plupart des anciennes artères sont étroites et
plus ou moins tortueuses. De plus, les trottoirs,
qui sont devenus le principal, sinon le seul re-
fuge du piéton, font défaut ou sont d'une extra-
ordinaire étroitesse.

La chaussée, aujourd'hui, appartient aux vé-
hicules de tous genres et surtout aux véhicules
à moteur. On se gare encore aisément d'une
voiture, d'un char, traîné par un cheval, à
moins que celui-ci ne soit emballé, mais d'une
automobile, d'une motocyclette, c'est autre chose.

Aussi bien est-il surprenant, étant donnée la vitesse excessive à laquelle circulent ces véhicules, qu'il n'y ait pas plus d'accidents, plus de vieillards et d'enfants écrasés.

S'il est nécessaire, à présent, dans la rue, d'avoir des yeux des deux côtés de la tête, pour autant que l'on tienne tant soit peu à sa vie — guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère — il y faut aussi, plus que jadis et en dépit de l'existence enfiévrée qui caractérise ce temps-ci, de la bienséance et de la galanterie, deux qualités à remettre en honneur.

Quelle différence, par exemple, entre le salut d'autrefois, souriant, incliné à la façon d'une révérence, et le salut sec et froid d'aujourd'hui. On s'en excuse sur le souci des affaires. On n'a plus le temps d'être poli.

Vraiment !!

Il est vrai qu'il faudra aussi que les dames se résignent à une allure plus rapide sur les trottoirs et à réduire peu à peu la durée de leurs « causettes », surtout quand elles ont un panier au bras. Les trottoirs lausannois ne sont pas propices au stationnement. Circulez, Mesdames ! Circulez, Messieurs !

Ah ! sans doute, ce sera une privation pour les dames, particulièrement, que de ne pouvoir plus faire d'aussi longues poses devant les étalages des négociants. Le mari y trouvera peut-être avantage.

Quant aux Messieurs et jeunes gens, il est bon peut-être de le leur rappeler, car ce sont choses qu'on oublie facilement, lorsqu'ils croisent, sur un trottoir, une dame ou une personne plus âgée qu'eux ils doivent descendre sur la chaussée ou céder le pas : « Après vous, Madame ou Monsieur ». De même, si l'on marche, sur un trottoir, de front avec une dame ou un monsieur plus âgé que soi, il convient de lui laisser le haut afin de lui épargner les éclaboussures causées par le passage des véhicules.

Vous souriez ? Pourquoi ? Il n'est pas de jour où nous ne remarquions des infractions à ces élémentaires devoirs de politesse et de bienséance. Est-il donc superflu de les rappeler ?

J. M.

Les gosses ! — Bébé, dans sa chambre, mène un bruit d'enfer. Il a disposé tous les sièges en manière de véhicules, de façon à imiter un encombrement de voitures, et pousse des cris furieux.

— As-tu fini de faire un pareil tapage gronda sa mère.

— Je joue au cocher.

— Tu vas avoir le fouet !

— Oh ! je l'ai déjà !

LA VALLEE DE JOUX

LES sont en train de disparaître, ces ateliers familiaux. La guerre, la civilisation et ses usines les ont anéantis. Seuls, dans les maisons foraines, on les rencontre encore, animés par quelque vieil ouvrier qui n'a point voulu se résigner à aller « en fabrique ».

C'est une page de notre histoire qui se tourne, cette disparition d'un passé glorieux, plein de travail, d'invention. Combien de pièces merveilleuses, organismes délicats — nécessitant une assiduité que nous n'avons plus — sont sortis de ces petites chambres basses, enfumées.

Lorsqu'on y entrerait, poussant la porte noire par le temps, on était saisi par une odeur spéciale, odeur de renfermé, de pétrole et de poussière de tourbe, car en ces temps on n'ouvrait guère les fenêtres, et sitôt que le soleil paraissait, on s'empressait de tirer les rideaux. La pièce était silencieuse. Penché sur son ouvrage, la loupe à l'œil, l'horloger solitaire ne faisait guère de bruit. Seule, dans son armoire, la haute pendule de Morez rompait le silence d'un tic-tac familier. Parfois, dans une cage suspendue à quelquel poutre du plafond, un canari faisait entendre ses trilles vigoureux.

Comme elle était chaude l'atmosphère de ces pièces où nous avons vu travailler nos grands-pères, une toque de velours sur la tête. Comme elle plaisait à nos yeux d'enfants avec son ameublement rustique. Dans un coin le vieux bureau en sapin sur lequel le petit Larousse voisinait

avec les livres d'U. Olivier ou d'O. Huguenin. A la paroi, dans leurs cadres de bois noir Viret et le colonel Audemars témoignaient des sentiments politiques et religieux du maître de céans. Dans un coin, souvenir du passage des Bourbaki, un vieux fusil au canon rouillé reposait pacifiquement... Et le gros fourneau, dans la cavette duquel on mettait en hiver cuire des pommes succulentes dont l'odeur nous revient au travers des années. Tous ces bruits familiers qui se sont tus : le ronronnement du burin fixe, le grincement de l'archet sur le cuivrot et celui des vers à bois dans les vieilles parois de sapin.

C'était le bon temps du travail à domicile ; aucun règlement ne devait imposer sa servitude à l'ouvrier. Si celui-ci veillait le plus souvent jusqu'à dix heures, (nous dirions vingt heures aujourd'hui), il pouvait pendant la journée s'accorder des moments de répit. Vers quatre heures une odeur savoureuse montait de la cuisine, c'était dans un bruit de vaisselle que l'oreille percevait à peine, la préparation du goûter, du café au lait, repas que nous avons sacrifié au souper, afin de suivre l'usage du monde. Un voisin venait parfois rendre visite, alors, on ouvrait une petite armoire dans laquelle il y avait « le demi » avec la croix fédérale au col. On le remplissait d'un bon vin vaudois, que l'on savourait, le dos tourné à l'établi, en devisant des choses du jour.

Mais cette époque est passée. Les petits ateliers se désertent de plus en plus. Tous ces vieux outils, que ne connaît plus notre technique moderne, on les a mis pêle-mêle dans une caisse. Le quinquet à pétrole et l'enclume sont relégués au « soleret ». Cependant, c'est toujours avec respect que je pénètre dans ces pièces où sont ancrées nos traditions, où s'est forgé notre passé, un peu de notre bonheur. *Globus.*

Le Vritable Messenger Boiteux de Berne et Vevey pour 1926. — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix : 60 centimes.

Octobre, les vendanges, les almanachs ! L'hiver est proche ! Oui, mais qu'il serait morne pour certaines familles si elles n'avaient pas le « Vritable Messenger boiteux de Berne et Vevey » à feuilleter et commenter. Celui pour l'an de grâce 1926 vient de sortir de presse et continue la solide tradition établie par les 218 almanachs qui l'ont précédé. Comme toujours, il contient de tout : des renseignements d'une sûreté à toute épreuve ; la table des foires, des histoires, de vraies histoires comme on en écrit plus guère ; des articles de vulgarisation scientifique, et enfin de ces mots, de ces anecdotes qu'on apprend pour ainsi dire par cœur et qu'on place, à son tour, au moment opportun.

Le tout, comme d'usage, est fort bien illustré par des dessins au trait net et vigoureux. Dans cet ordre d'idées, il faut citer la « grande planche » consacrée aux Alpes vaudoises et fribourgeoises vues à vol d'oiseau et qui ouvre une série de documents topographiques qui aura certainement de la valeur.

H. T.

VIEUX COPAINS

ON s'est retrouvé, sans savoir comment, dans le train de Berne. On ne s'était pas revus depuis les bancs de l'école primaire.

D'instinct, pourtant, on se tutoie : « Que dis-tu de bon ? » — « Tout de bon ! Et toi, que deviens-tu ? » On se regarde, pour voir sur l'autre ce qu'on a vieilli soi-même. « Que deviens-tu ? » C'est vite dit, et ce serait si long de narrer toutes les péripéties de sa petite vie.

« Moi, dit l'un, je suis dans la confiserie ! (Ce qui vaut mieux que d'être dans la mélasse...) » « Et moi, dit l'autre, je suis secrétaire au Département des Travaux Infinites... » Celui-ci à Berne, celui-là à Zurich.

Et chacun imagine le travail de l'autre.

Le confiseur, dans un laboratoire tiède, avec l'odeur écœurante du chocolat chauffé. Des petits engins, des moules. Et la chaleur du four, ensuite, avec cette sensation vanillée.

Le secrétaire, sur un tabouret à vis, avec un rond de feutre pour amortir le contact. Des feuilles avec des colonnes de chiffres. Le cliquetis des machines à écrire, des crânes penchés

sur les pupitres. Une vie terne, imprégnée de l'odeur des vieux bâtiments officiels : tabac et moisissure.

Le confiseur demande : « Tu es marié ? de la famille ? » — « Oui, deux gosses ! et toi, vieux garçon ? » (Il a vu l'annuaire sans bague) — « Mais, oui, tu me connais, un fier original. » — « Pourtant, quand on a du chocolat à offrir aux demoiselles ?... » — Oui !... mais il vaut mieux le vendre ! »

Et le secrétaire qui prend la vie au jour le jour, qui comprend que son copain est « intéressé ». Il ne s'est pas marié pour « avoir »... Amasser, entasser... Et après ? — Après, mon ami confiseur, il faudra tout quitter !..

Ce monologue mental, le confiseur le fait aussi : « Un rond-de-cuir, une famille, un petit bourgeois ! Pauvre type... »

Et l'arrêt qui marque la séparation arrive. On se quitte et, sans émotion, on continue son chemin.

On a retrouvé un vieux copain, mais comme on a changé avec les années !..

Ainsi va la vie ! *St-Urbain.*

Recommandation. — Courteline descend dans un hôtel et demande une chambre. On lui en montre une. Elle lui plaît. Il va s'inscrire sur le livre des voyageurs lorsqu'il aperçoit — ô horreur ! — une punaise dans le registre. Il prend vite son chapeau, sa valise et quitte l'hôtel. Sur le seuil, il rencontre l'hôtelier.

— Vous partez, Monsieur ? Qu'y a-t-il ?

— Monsieur, vous ne me ferez jamais coucher dans un hôtel où les punaises se renseignent sur la chambre que je vais occuper !

Question d'appréciation. — Dans un village de montagne, il avait été procédé à une correction de route et il avait fallu reculer de quelques mètres le mur d'une propriété. Comme ce mur avait été construit en excellente pierre de Meillerie, l'entrepreneur jugea bon de reconstruire le nouveau mur avec ces mêmes pierres, puisqu'elles se trouvaient sur place.

Le propriétaire fut loin d'approuver cette manière de faire ; il adressa un recours, argumentant qu'il était inadmissible qu'on reconstruise son mur avec des cailloux qui avaient « plus de cent ans ».

O. D.

POUR LE MARIAGE DE NUMA

JEAN-JAQUES et Lise, sa femme, ont, ce soir, une discussion bien importante, puisqu'elle dure depuis près de deux heures : par moments, leurs voix s'élèvent, montent très haut ; puis elles font place à des silences, interrompus seulement par de grands soupirs s'échappant de la poitrine de Lise.

Ces silences et ces soupirs sont pénibles à Jean-Jaques qui, dans ses propres profondeurs, pressant que « ça va recommencer » !

— Voyons, dit en effet la femme de Jean-Jaques, pour une fois prends donc mon parti : dans les ménages convenables, les deux époux sont toujours d'accord, particulièrement en présence des enfants ; pour toi, tu ne me soutiens jamais, pas même devant Numa qui serait pourtant très heureux s'il voulait écouter mes conseils.

— Tes conseils ! que veux-tu que j'en dise ? Tu aimerais qu'il se décide à te donner pour belle-fille la petite Rosa, notre volontaire pendant une année ; et pourtant tu sais que si elle est entichée à mort de notre Numa, lui, de son côté, ne veut pas en entendre parler ! Dans de telles conditions, pourrais-tu trouver juste que je soutienne des projets contraires aux vœux de notre fils ? N'est-il pas libre de choisir lui-même sa future compagne ? Voyons, Lise ! est-ce ma mère qui t'a choisie ou est-ce moi ?

— Oh ! par exemple ! j'estpère bien que c'est toi ! Il ferait beau voir que tu n'aies pas eu toi-même la force de caractère de dire que tu me voulais ! Pourtant, quand on retourne tout, on en vient à penser que j'aurais pu trouver mieux ! Mais enfin, c'est fait : et il faut bien se résigner !..

— Te résigner ? en voilà une de parole !..